

[http://www.lemonde.fr/culture/article/2012/07/09/avignon-william-kentridge-et-l-horloge-du-temps\\_1731144\\_3246.html](http://www.lemonde.fr/culture/article/2012/07/09/avignon-william-kentridge-et-l-horloge-du-temps_1731144_3246.html)

## William Kentridge et l'horloge du temps

LE MONDE | 09.07.2012 à 14h34 • Mis à jour le 13.07.2012 à 15h56 Par Brigitte Salino (Avignon, envoyée spéciale)

Samedi 7 juillet, vers 13 heures, Vincent Baudriller a levé un verre de champagne : "Je déclare ouverte la 66<sup>e</sup> édition du Festival d'Avignon." Cela se passait à la chapelle du Miracle, où le codirecteur du festival (avec Hortense Archambault) inaugurait Da Capo, une exposition de William Kentridge, gratuite, qui offre au public un complément à La Négation du temps, le spectacle, payant, présenté à l'Opéra-Théâtre.

Ainsi les deux facettes de l'artiste sud-africain, né en 1955 et devenu dans les années 1990 une star planétaire, sont-elles visibles en même temps, ce qui est une excellente chose. Kentridge était évidemment à la chapelle du Miracle, tousourire. Il pouvait : l'espace de l'ancien lieu de culte, rendu à sa nudité, laisse toute liberté aux visiteurs de s'immerger dans les trois films d'une petite demi-heure qui y sont présentés : Breathe, Dissolve et Return.

On retrouve, dans ces oeuvres créées pour La Fenice de Venise, cet art, reconnaissable entre tous, qui magnifie la suspension et toujours semble **vouloirabolir** le temps, en créant des images qu'on dirait soufflées par le vent, bercées par une eau ondulante, ou nées de la rotation de sculptures qui inventent un visage, un corps, un symbole, pour aussitôt les rendre à l'éphémère de l'instant qui passe, de l'indécision du souvenir, de l'empreinte du doute. L'effet est d'autant plus remarquable que les films sont projetés sur les pierres de la chapelle, porteuses, elles, d'une

mémoire que l'écoulement des siècles et des ans ne saurait abolir. C'est beau comme un cadeau fragile, et cela fait du bien.

On aimerait en dire autant de La Négation du temps. Mais le spectacle ne tient pas la promesse que laisse espérer le début, éblouissant. William Kentridge est sur scène, pantalon noir et chemise blanche, au milieu des danseurs, chanteurs et musiciens costumés aux couleurs d'un carnaval qui voudrait, comme le titre du spectacle l'indique, abolir le temps. C'est ce que nous raconte Kentridge, en évoquant un souvenir d'enfance : la lecture, par son père, de l'histoire de Danaé et de Persée, qui avait ébranlé le garçon de 8 ans qu'il était. Comment échapper à la force du destin qui, dans le récit mythologique, prend la forme d'un disque dont, une fois lancé, la trajectoire suit un cours fatal ?

Il y avait là une belle matière à traverser l'arc du temps, ce que tente le spectacle. Mais, assez vite, l'ennui gagne. Malgré la beauté des images et le talent des interprètes, le spectacle vire à la conférence, un peu scolaire et laborieuse : William Kentridge lit des textes que les artistes illustrent. Puisés dans la science, l'art, la politique, ces textes démontent les horloges du monde et du corps intime. Mais ils sont mis bout à bout, comme les voitures d'un train qui n'aurait pas de locomotive et resterait à quai, au lieu de partir pour un voyage marquant et déstabilisateur dans le temps, comme celui que fit William Kentridge, quand il était enfant.